Continents manuscrits

Génétique des textes littéraires – Afrique, Caraïbe, diaspora

16 | 2021

Simone et André Schwarz-Bart : nouvelles approches de l'oeuvre

André Schwarz-Bart, le Juif et les Antillais

Entretien mené par Francine Kaufmann (2011-2012)

Ernest Pépin, Simone Schwarz-Bart et Francine Kaufmann

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/coma/6738>

DOI : 10.4000/coma.6738

ISSN : 2275-1742

Éditeur

Institut des textes & manuscrits modernes (ITEM)

Référence électronique

Ernest Pépin, Simone Schwarz-Bart et Francine Kaufmann, « André Schwarz-Bart, le Juif et les Antillais », *Continents manuscrits* [En ligne], 16 | 2021, mis en ligne le 15 avril 2021, consulté le 10 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/coma/6738> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/coma.6738>

Ce document a été généré automatiquement le 10 septembre 2021.

Continents manuscrits – Génétique des textes littéraires – Afrique, Caraïbe, diaspora est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

André Schwarz-Bart, le Juif et les Antillais

Entretien mené par Francine Kaufmann (2011-2012)

Ernest Pépin, Simone Schwarz-Bart et Francine Kaufmann

- ¹ Cet entretien (resté inédit) s'est déroulé à *La Souvenance*, à Goyave, le 26 janvier 2011. Il a été enregistré, retranscrit, annoté et mis en forme par Francine Kaufmann. Lors d'une seconde rencontre, également à *La Souvenance*, le 30 janvier 2012, Ernest Pépin, en présence de Simone Schwarz-Bart qui intervenait de temps en temps, a relu et précisé son texte. Cet entretien porte notamment sur la réception de *La Mulâtresse Solitude* aux Antilles. On se reportera également, à ce sujet à l'article « Pluies et vents sur Solitude » de Fanny Margras qui présente une analyse complémentaire et chronologiquement différente du sujet, ainsi que celui de Xavier Luce et Fanny Margras, également présent dans ce numéro, « Schwarz-Bart et Condé... du pays natal retrouver le fumet ».

À gauche : Ernest Pépin – À droite : Simone Schwarz-Bart

Cliché de Francine Kaufmann

Ernest Pépin : J'ai rencontré André Schwarz-Bart dans les années 70, après mes études à Bordeaux ; c'était en 1975-1976, je crois. J'étais alors professeur de français dans un lycée en Martinique, et chargé de cours à l'université de la Martinique, sur le campus de Schoelcher¹.

Nous étions un petit groupe à vouloir proposer aux étudiants un ouvrage pédagogique sur la littérature antillaise que l'on n'enseignait pas à l'époque, pas même à l'université.

Simone Schwarz-Bart : À part quelques poèmes.

Ernest Pépin : Il existait un véritable manque à ce niveau et nous avons décidé de publier un numéro spécial de la revue *Textes, Études et Documents*, avec notamment une étude critique du livre de Simone SB : *Pluie et Vent sur Télumée Miracle*.

Pour ce numéro², j'ai voulu rencontrer Simone Schwarz-Bart, que je n'avais jamais vue de ma vie (j'avais alors 26 ans). Ma mère, qui vivait en Guadeloupe, a pris un rendez-vous pour moi à Goyave où j'ai pu rencontrer le couple. Je découvrais deux écrivains : le contact fut très agréable car l'un et l'autre étaient très ouverts et très accueillants. À partir de cette première rencontre nous avons noué des liens d'amitié qui ont perduré. Quand je suis revenu vivre en Guadeloupe, en 1982, non plus comme enseignant mais comme « fonctionnaire territorial », j'ai entretenu des rapports réguliers avec André et Simone Schwarz-Bart. J'étais devenu le directeur du Centre d'Action culturelle de la Guadeloupe (aujourd'hui je suis directeur des Affaires culturelles au Conseil général de la Guadeloupe³).

J'ai appris alors à connaître André à travers des échanges qui portaient rarement sur lui-même mais plutôt sur des sujets généraux ou sur ses thèmes de prédilection.

J'admirais aussi l'œuvre de Simone (je considère *Pluie et Vent sur Télumée Miracle* comme un chef d'œuvre absolu), et j'admirais beaucoup André Schwarz-Bart, l'homme et l'écrivain, avec qui je partageais une connivence de la douleur.

En lui j'ai découvert un homme d'une immense profondeur, un philosophe, un sage : quelqu'un qui ne s'étalait pas dans de grands discours, dans de grandes envolées, mais qui parlait avec une certaine pudeur. Quel que soit le thème, sa parole était réfléchie, retenue, offerte, non pas présentée comme une affirmation mais comme un point de vue à méditer.

J'ai su, dans les années 70, qu'il avait été quelque peu blessé ou surpris par l'accueil qu'une partie de l'intelligentsia de la Guadeloupe avait réservé à *La Mulâtresse Solitude*⁴. À ma connaissance, il n'y avait pas eu de débat en Guadeloupe autour du *Plat de porc aux bananes vertes*⁵. Il faut savoir que nous étions alors en plein éveil nationaliste (on réclamait l'indépendance) et les nationalistes considéraient Delgrès et la mulâtresse Solitude un peu comme des « otages » leur appartenant. Ils estimaient qu'André avait dénaturé le personnage de Solitude et même, d'une certaine manière, l'histoire de la Guadeloupe...

FRANCINE KAUFMANN : Dénaturé ? De quelle manière ?

Ernest Pépin : Mon hypothèse est qu'ils reprochaient à André d'avoir raconté une belle histoire, de l'avoir poétisée, alors que l'histoire réelle est cruelle. Sans compter qu'à l'époque, la notion de métissage n'était pas encore une valeur, comme ça l'est aujourd'hui. Pour simplifier les choses : il y avait soit l'histoire des Blancs, soit

l'histoire des Nègres. Mais ça ne se mélangeait pas. Ils avaient sans doute le sentiment que quelqu'un d'extérieur détournait leur histoire. Pour moi, il y a eu un MALENTENDU au moment de la réception de cette œuvre en Guadeloupe. André Schwarz-Bart en a été tellement désarmé que (m'a dit Simone) il avait décidé de ne plus jamais écrire sur l'histoire de la Guadeloupe. (André ne me l'a jamais dit lui-même). Or je suis persuadé qu'André éprouvait une véritable fascination pour le peuple guadeloupéen, peuple né (en majorité) d'une déportation d'Afrique et qui a eu à reconstruire une humanité, une manière de vivre, de danser, de manger, de rire, du fond même de la souffrance initiale, et comme remède à la souffrance initiale. D'où cette joie de vivre qu'André affectionnait beaucoup (je ne l'ai jamais vu chanter lui-même, mais je ressentais ce qu'il éprouvait). Cela a pu être parfois problématique parce que nous sommes un peuple complexe, et qu'il avait le sentiment de ne pas être compris, sur certains points.

Mais Simone aussi a été attaquée. On m'a parlé notamment de la diatribe d'un philosophe antillais (hélas aujourd'hui décédé), Fritz Gracchus – une diatribe contre Simone dans le cadre d'un colloque autour de Télumée qui s'était tenu au Lycée Carnot, à Pointe-à-Pitre. La vision que donnait Simone du personnage avait été critiquée (je n'étais pas présent, on me l'a raconté).

Simone Schwarz-Bart : J'avais demandé à André d'écrire une histoire de l'esclavage pour me délivrer de l'esclavage, car aucun livre ne me satisfaisait ; ce que je voulais lire, c'était le sentiment d'une Africaine raptée sur le continent et avilie. Pourquoi ne nous sommes-nous pas révoltés ? En fait, les attaques contre *La Mulâtresse Solitude* n'ont pas pris naissance en Guadeloupe. Il y a eu un article dans *Présence Africaine* par une intellectuelle (que je préfère ne pas nommer) qui déniait à un écrivain blanc la légitimité de s'accaparer la mémoire des Noirs. Cela concernait surtout *La Mulâtresse Solitude*, car en Guadeloupe, chacun m'abordait moi, en créole, en évoquant *Le Plat de porc*. Un notable, médecin de formation et romancier⁶, a même accusé André d'avoir utilisé des documents qu'il aurait soutirés au patrimoine national, et qu'il aurait gardés par devers lui.

Moi j'ai été attaquée à propos de *Pluie et Vent sur Télumée Miracle*⁷, notamment lors d'une « causerie » que je donnais, en janvier 1973, au Centre universitaire Antilles-Guyane⁸. Les questions étaient agressives et l'on me demandait : « Acceptez-vous que des journalistes de métropole parlent de votre livre ? ». « Pourquoi n'écrivez-vous pas en créole ? », etc.

André, qui m'accompagnait, s'est levé et m'a entraînée vers la sortie.

Télumée était « gonçorable », mais la Guadeloupe n'a pas soutenu le livre, et c'est finalement une Canadienne qui a remporté le prix. Chez elle, en Arcadie, les journalistes l'ont accueillie par une banderole : « Bienvenue en Arcadie, pays d'Antonine Maillet ». Chez moi les journalistes m'ont dit : Vous n'avez pas de pays.

FRANCINE KAUFMANN : Ernest Pépin, qu'avez-vous ressenti vous-même en découvrant le roman d'André, paru lui aussi en 1972 : *La Mulâtresse Solitude* ?

Ernest Pépin : J'ai lu *La Mulâtresse Solitude* avec beaucoup de passion. C'était pratiquement la première fois que j'avais l'occasion de lire l'histoire romancée d'une page d'histoire de la Guadeloupe. De ce côté-là, André a été un précurseur (en tout cas pour l'époque). Ce qui a pu poser problème aux nationalistes, c'est la description du personnage de Man Bobette, de Deux Âmes, du maître de la plantation, le regard

sur la condition d'esclave, la fuite dans les mornes. L'idéologie et l'imaginaire étaient centrés sur la cruauté et la violence des rapports maîtres-esclaves. Or André écrivait un roman, et même s'il a tenu compte de cette cruauté, il demeurait dans le cadre d'une esthétique de la narration.

En ce temps-là, j'étais moi-même en pleine négritude, totalement imprégné de la littérature d'Aimé Césaire. Je retrouvais un point commun : une certaine sensibilité à la condition des Noirs, avec cependant une grande différence : le sentiment de révolte n'était pas à vif. Plus tard, j'ai eu l'occasion de parler avec André de ses projets : ce livre devait faire partie d'un cycle (qui n'a pas été jusqu'au bout). Or ce cycle portait sur la fraternité et sur une façon noble de restituer aux Guadeloupéens une mémoire qui était très souvent occultée : celle de l'esclavage, bien sûr. Mais si lui voulait raconter l'esclavage, c'était non pas par goût du morbide, mais avec une idée – très forte chez lui – d'ennobler le parcours de ces peuples. Dans ces années-là, très souvent, les gens eux-mêmes ne voulaient pas en entendre parler : cela avait tellement humilié le Noir d'être considéré comme moins qu'un chien. Ils sous-estimaient ou mésestimaient ce qu'ils étaient. L'idée, l'envie d'André était d'enrichir la lecture de ce que j'appellerais la souffrance noire par la connaissance qu'il avait de la souffrance juive.

Personnellement, cela ne me dérangeait pas : je ne connaissais pas les Juifs. Je ne dis pas qu'il n'y en avait pas en Guadeloupe, mais je n'en connaissais pas. En tout cas, si un voisin était juif, il n'était pas identifié comme juif, ni en bien ni en mal, dans mon enfance. Aujourd'hui, ce n'est plus la même chose. Depuis une dizaine d'années, il y a une communauté juive à Jarry et quand on prononce aujourd'hui le mot *juif*, certains les appellent : « les nouveaux envahisseurs », « ceux qui ont de l'argent » ; c'est l'un des effets de la mondialisation...

FRANCINE KAUFMANN : Vous-même, quand avez-vous rencontré des Juifs pour la première fois ?

Ernest Pépin : J'avais 17 ans. Pour aller à Bordeaux, j'ai pris un vol de Pointe-à-Pitre pour Paris qui passait par New York. À l'aéroport, j'ai rencontré pour la première fois, des hommes à barbe, avec des *péoth* et une *kippa*. Je n'avais jamais mis le mot *juif* sur un homme. Quand j'étais interne au lycée Carnot, on nous a enseigné la Shoah, on nous a passé un film montrant les atrocités. Mais pour moi les Juifs étaient un peuple ; que je ne connaissais pas. Aujourd'hui, je sais que c'est aussi une religion

Simone Schwarz-Bart : Pour moi, les Juifs étaient juste le peuple de la Bible, un peuple très ancien, antique... c'était ce que je connaissais des Juifs ; ce que j'avais retenu de mon enseignement religieux ; ils avaient donné Jésus au monde. Et ma mère me disait : Garde-toi d'écouter ce que dit le prêtre (que les Juifs ont tué Jésus). Ce sont nos péchés qui ont tué Jésus, Jésus est mort pour nos péchés.

FRANCINE KAUFMANN : Ernest Pépin, dans vos rencontres, l'identité juive d'André Schwarz-Bart était-elle perceptible ?

Ernest Pépin : Je percevais André plutôt comme un homme inspiré par une philosophie « juive », ou que je suppose juive, que je ressentais quand il me parlait. Par exemple, la notion de sacrifice. Pour moi l'esclavage, la Shoah, certaines tragédies de l'histoire humaine – qui font partie de la condition humaine –, en gros tout ce qui déshumanise ou engendre la déshumanisation, ce sont des sacrifices. On peut les

dépasser par les vertus du cœur, l'élévation, et un possible salut... Ce sont des notions très fortes que je retrouvais dans sa fréquentation et dans la conversation avec lui.

Ce qui m'a toujours frappé, c'est qu'il y avait une immense douceur dans sa parole, comme s'il mettait un peu à distance son propre discours... Il suggérait : « Ne crois-tu pas, Ernest, que... ? » Je n'avais pas le sentiment qu'il m'assénait une vérité absolue, même pour lui-même, plutôt une parole qui cherchait, qui n'excluait pas le doute, tout en demeurant constamment dans le dialogue : il ne se parlait pas à lui-même, il parlait à un autre, et l'autre était très présent dans sa façon de parler : sa parole était « accueillante ». Sa façon de parler s'ouvrait, pour que l'on puisse entrer. J'ai pourtant rencontré beaucoup de grandes figures de la littérature, qui parfois m'intimidaient ou chez qui je percevais, parfois, une certaine arrogance. Mais avec André, je n'ai jamais ressenti cela. Je me sentais à l'aise, comme si je parlais à un frère. Cet accueil de la parole venait, me semble-t-il, d'un sens profond de la tolérance, dictée par « l'universel » de la condition humaine (un Pygmée, un Guadeloupéen, un Juif, c'est d'abord un homme et c'est cette humanité qui était importante pour lui, avec toute sa fragilité et sa grandeur, qui le passionnaient). Sa parole était « charitable » et cela se sent dans son écriture, dans ses romans. Il me donnait l'impression d'un homme qui voyait au-delà du temps, au-delà de la surface.

FRANCINE KAUFMANN : Au-delà ? C'est-à-dire plus loin ? ou bien « sous » ou « au-dessus » de la surface ?

Ernest Pépin : C'était tout cela. Ce n'était pas un homme de la superficialité mais un homme de la profondeur. En même temps, il était profondément relié à la vie.

FRANCINE KAUFMANN : L'avez-vous jamais considéré, lui qui était un survivant de la Shoah, comme un « mort-vivant » ?

Ernest Pépin : Non : c'était une fontaine de lumière ? Ce qu'il y avait derrière, je n'en sais rien. Je dis ce qu'il semblait donner à moi et aux autres.

FRANCINE KAUFMANN : Vous avez fait sa connaissance au moment où il a cessé de publier. Mais il n'a pas cessé d'écrire. Vous en parlait-il ?

Ernest Pépin : Non, je ne peux pas dire cela. Comme il écoutait beaucoup, il m'interrogeait (comme il devait interroger d'autres interlocuteurs) sur des faits de la réalité guadeloupéenne : cela pouvait concerner la politique, des faits divers ou des questions propres à l'identité ou à la perception de l'identité. J'avais l'impression qu'il se montrait à moi plutôt comme l'homme que comme l'écrivain qu'il était ; mais pour moi, quand il me disait quelque chose : c'était l'écrivain qui m'avait parlé.

FRANCINE KAUFMANN : Parlait-il de sa famille ?

Ernest Pépin : JAMAIS. C'est un sujet qu'il n'a jamais abordé, en tout cas pas devant moi. Moi je venais vers lui comme cherchant des réponses sur l'écriture, sur la vie. On pouvait tout aborder avec lui, de façon assez simple... Je l'ai plus connu par imprégnation (par des contacts répétés) que par des discours.

Jusqu'au bout, (même dans son roman posthume) son écriture m'a frappé : par la justesse des mots. Regardez par exemple les termes qu'il emploie dans le roman posthume *L'Étoile du matin* pour parler du violon : il ne dit pas : le violon chantait. Il fait sentir qu'il chante.

Cette écriture-là, ce qui l'animait, c'est resté pour moi un mystère. Sans doute parce que je ne la connais pas. Je pense que cela vient peut-être de la pensée juive. En tout

cas, bien qu'il ait été tourné vers l'évolution, vers la vie, la tradition était importante à ses yeux : non pas qu'il ait eu des gestes de tradition mais on sentait que, pour lui, le monde devait reposer sur des valeurs, non pas être poussière.

FRANCINE KAUFMANN : André s'était-il engagé dans la vie culturelle guadeloupéenne ?

Ernest Pépin : Je l'ai plutôt perçu comme un homme casanier : on venait chez lui, et il vous accueillait, mais je n'ai pas remarqué qu'il allait dans des colloques ou des manifestations.

Simone Schwarz-Bart : Mais il fréquentait le peuple guadeloupéen. André allait à la buvette, payer un petit coup aux paysans de l'endroit, qui l'appelaient *Pil fè-la* (pile de fer)⁹ : ils se confiaient à lui, le considéraient comme un grand homme, le consultaient pour toute chose, même leur vie sexuelle. Un homme qui voulait être un grand sorcier lui a demandé de rapporter de France des livres pour qu'il apprenne à devenir un sorcier.

La sœur de Télumée (la vraie !) lui permettait de se coucher sur son lit (c'était le seul homme à qui elle permettait cela) et elle le massait. Puis elle lui offrait des doucelettes¹⁰, parce qu'elle savait qu'André adorait les douceurs.

FRANCINE KAUFMANN : Il y a aujourd'hui, grâce à André Schwarz-Bart, des statues de la mulâtresse Solitude dans de nombreuses villes.

Ernest Pépin : Oui, c'est son roman qui y a contribué. Le personnage était méconnu. N'oubliez pas que l'histoire des Antillais n'était pas enseignée à l'école. Aujourd'hui les interprétations, les lectures ont changé en fonction des idéologies, mais la référence à la mulâtresse Solitude est devenue courante. Des poétesses l'évoquent, etc...

FRANCINE KAUFMANN : Comment définiriez-vous la place de l'écrivain André Schwarz-Bart en Guadeloupe ?

Ernest Pépin : Pour moi, il y a eu deux temps : le temps de la première réception de son œuvre, où il y a eu des malentendus. Puis le temps où il a été accepté, reconnu comme faisant partie de la famille guadeloupéenne (vers la fin des années 80). Il est devenu une référence et une conscience, et beaucoup de Guadeloupéens qui s'intéressaient à la vie culturelle de la Guadeloupe étaient heureux de le rencontrer.

Mais sa place dans la littérature antillaise est atypique. C'est la place de quelqu'un qui est à la fois à l'intérieur et à l'extérieur, qui pour certains est Guadeloupéen, pour d'autres ne l'est pas. Il n'est pas le seul. Par exemple Salvat Etchart, un Français, a écrit en Martinique des romans antillais : *Les nègres servent d'exemple* et *Le Monde tel qu'il est*¹¹. Lui aussi est problématique, inclassable. Et quand je vivais à la Martinique, j'ai lu une écrivaine Jeanne Hyvrard (l'auteur des *Prunes de Cythère*¹²) dont j'ai pensé qu'elle était antillaise. Des années plus tard, j'ai découvert qu'elle n'était pas antillaise même si elle était passée par la Martinique.

Simone Schwarz-Bart : Nous avons connu une jeune fille rasta, Claudia Bogotta : elle était absolument persuadée qu'André était noir. Quand elle a découvert qu'André était blanc, elle est venue de Marie-Galante, a demandé à vivre quelques jours à Goyave pour comprendre comment André a pu écrire cela ; après, elle m'a dit : je comprends, il n'a pas de couleur ! Cet homme-là n'a pas de couleur...

FRANCINE KAUFMANN : Ernest Pépin, vous avez fréquenté André Schwarz-Bart durant une longue période. Avez-vous perçu en lui une évolution entre l'homme que vous avez

rencontré au milieu des années 70 et celui que vous avez connu à la fin, dans les années 2000 ?

Ernest Pépin : J'ai l'impression qu'il relativisait plus, qu'il se comportait avec plus de détachement, teinté d'une ironie indéfinissable : ni mordante, ni incisive, peut-être du scepticisme. Je parlerais de mûrissement.

FRANCINE KAUFMANN : Le considérez-vous comme un homme essentiellement dynamique, plein d'énergie ? Ou plutôt posé ?

Ernest Pépin : Très posé. Son énergie était tournée vers le dialogue, vers la vie.

FRANCINE KAUFMANN : Quels souvenirs de lui vous ont marqué ?

Ernest Pépin : Je peux vous raconter une anecdote. Vers 1978 – j'étais jeune et fougueux – je l'ai rencontré à Pointe-à-Pitre. Je voulais lui montrer un poème que je venais d'écrire : « Je ne peux pas lire ton poème sur un trottoir ; si je respecte ton texte, je dois prendre autant de temps pour le lire que tu en as mis à l'écrire », m'a-t-il dit. Cela m'a servi de leçon.

Et puis, quand j'ai écrit ma première tentative de roman, je la lui ai soumise parce qu'il était pour moi une référence. Or il m'a dit : « Tu as voulu mettre trop de choses dans un même texte : il y a là de quoi écrire dix romans »... Je ne l'ai pas publié... À l'époque, j'écrivais beaucoup de poésie, et c'est ce que j'ai d'abord publié. Mais je n'ai jamais publié ce roman-là (bien que j'en aie publié d'autres depuis).

Simone Schwarz-Bart : Nous en avons une copie dans le grenier.

NOTES

1. Université Antilles-Guyane (UAG).
2. *T.E.D.*, n° 2. 1979, numéro spécial sur *Pluie et Vent sur Télumée Miracle*, de Simone Schwarz-Bart, éd. GEREC/Centre universitaire Antilles-Guyane/Éditions Caribéennes, 130 p.
3. Le Conseil général est une assemblée qui représente l'ensemble du territoire de la Guadeloupe
4. Écrit et signé par André seul, *La Mulâtresse Solitude* est sorti en librairie le 1^{er} février 1972.
5. Paru le 1^{er} février 1967, *Le Plat de porc aux bananes vertes* a été cosigné par le couple Schwarz-Bart.
6. Simone m'a demandé de ne donner aucun nom. André ne l'aurait pas voulu, m'a-t-elle dit (F.K.).
7. Premier roman de la seule main de Simone, *Pluie et Vent sur Télumée Miracle* a paru au Seuil le 1^{er} octobre 1972, huit mois après *La Mulâtresse Solitude* écrit de la seule plume d'André.
8. La causerie, qui devait être suivie d'une signature de livres de Simone, a eu lieu le vendredi 5 janvier 1973 à 18 heures, à l'U.E.R. Lettres du Centre universitaire Antilles-Guyane, à l'ancien lycée Carnot.
9. Note de la rédaction : en référence à l'armature que l'on met dans le béton armé, et sur laquelle on peut se reposer, s'appuyer sans crainte ; l'expression est courante et désigne quelqu'un de fiable, de solide.
10. Les doucelettes sont une confiserie au sucre et au lait de coco qui ressemble à une sorte de nougat.

11. *Les nègres servent d'exemple*, éditions Julliard, 1964 ; *Le Monde tel qu'il est*, Mercure de France, prix Renaudot 1967.

12. Éditions de Minuit, 1975.

RÉSUMÉS

Cet entretien (resté inédit) s'est déroulé à *La Souvenance*, à Goyave, le 26 janvier 2011. Il a été enregistré, retranscrit et mis en forme par Francine Kaufmann. Lors d'une seconde rencontre, également à *La Souvenance*, le 30 janvier 2012, Ernest Pépin, en présence de Simone Schwarz-Bart qui intervenait de temps en temps, a relu et précisé son texte. Cet entretien porte notamment sur la réception de *La Mulâtresse Solitude* aux Antilles.

Xxxx Abstract xxxx

AUTEURS

ERNEST PÉPIN

ERNEST PÉPIN est un écrivain et poète guadeloupéen, né au Lamentin en 1950. Prolifique et réputé, il est lauréat de nombreux prix, et de distinctions françaises. Il vient de publier en 2020 une biographie poétique du couple Schwarz-Bart intitulée : *La Souvenance*, Caraïbéditions.

SIMONE SCHWARZ-BART

SIMONE BRUMANT, guadeloupéenne, a épousé André Schwarz-Bart en 1961. Elle a cosigné avec lui le premier roman du cycle de la Mulâtresse Solitude, *Un plat de porc aux bananes vertes* (1967) avant de publier de sa plume seule deux romans, une pièce de théâtre et une anthologie en six volumes : *Hommage à la femme noire* (en collaboration avec André, 1988-1989, Éditions Consulaires)

FRANCINE KAUFMANN

FRANCINE KAUFMANN est professeur des universités, docteur ès Lettres, elle a consacré sa thèse de doctorat (1976), un livre (*Pour relire Le dernier des Justes*, 1985) et de nombreux articles à André Schwarz-Bart.